

Janine
Mossuz-Lavau
Guerre
des sexes :
stop !

Café Voltaire
Flammarion

Guerre des sexes : stop !

Déjà parus dans la collection Café Voltaire
Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *La confusion des sexes* (2007).
Pascal Mérigeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).
Jean Clair, *Malaise dans les musées* (2007).
Jacques Julliard, *La Reine du monde* (2008).
Mara Goyet, *Tombeau pour le collègue* (2008).
Étienne Klein, *Galilée et les Indiens* (2008).
Sylviane Agacinski, *Corps en miettes* (2009).
François Taillandier, *La langue française au défi* (2009).

Janine Mossuz-Lavau

Guerre des sexes : stop !

Flammarion

DU MÊME AUTEUR

- Les clubs et la politique*, Armand Colin, 1970.
- André Malraux et le gaullisme*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1970 ; 1982.
- Les Jeunes et la gauche*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1979.
- Enquête sur les femmes et la politique en France*, (en collaboration avec Mariette Sineau), Presses universitaires de France, 1983.
- André Malraux*, la Manufacture, 1987.
- De Gaulle*, (en collaboration avec Henri Rey), Casterman, 1988.
- Les Français et la politique : enquête sur une crise*, Odile Jacob, 1994.
- Les Fronts populaires*, (en collaboration avec Henri Rey), Casterman, 1994.
- André Malraux, la politique, la culture*, Discours, articles, entretiens (1925-1975), présentés par Janine Mossuz-Lavau, Gallimard, 1996.
- Les femmes ne sont pas des hommes comme les autres*, (en collaboration avec Anne de Kervasdoué), Odile Jacob, 1997.
- Les Femmes et la politique*, (codirigé avec Armelle Le Bras-Chopard), L'Harmattan, 1997.
- Que veut la gauche plurielle ?*, Odile Jacob, 1998.
- Femmes-hommes, pour la parité*, Presses de Sciences-Po, 1998.
- La Vie sexuelle en France*, La Martinière, 2002 ; Points, 2005.
- Les Lois de l'amour : les politiques de la sexualité en France (1950-2002)*, Payot, 2002.
- Quand les femmes s'en mêlent : genre et pouvoir*, (codirigé avec Christine Bard et Christian Baudelot), La Martinière, 2004.
- La Prostitution à Paris*, (codirigé avec Marie-Élisabeth Handman), La Martinière, 2005.
- Leur peau contre la mienne*, (roman), Calmann-Lévy, 2005.
- L'Amour en double*, (roman), Audibert, 2006.
- L'Argent et nous*, La Martinière, 2007.
- Le Planning familial : histoire et mémoire (1956-2006)*, (codirigé avec Christine Bard), Presses universitaires de Rennes, 2007.

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-2927-3

Finissons-en avec la guerre des sexes !

— Tu as des recettes ? me demande une amie, visiblement sceptique.

J'en caresse quelques-unes, jusqu'ici bien cachées dans ma poche. Dévoilées parfois dans des réunions publiques, mais non écrites. L'heure n'était pas venue. En ces temps de misérabilisme, partagé aussi bien par des hommes que par des femmes, à l'évidence pas pour les mêmes raisons, il pouvait être hasardeux et sans doute vain de lancer un appel à la paix. À une réconciliation qui ferait à mon sens du bien à tout le monde. Et qui ne me semble pas irréalisable. À condition que soient bousculées et même abandonnées des idées reçues qui font aujourd'hui encore beaucoup de mal. Certain(e)s bondiront en voyant qualifier d'idées reçues des thèses auxquelles ils et elles s'accrochent, croient souvent dur comme fer. Mais qui constituent aussi des fonds de commerce, susceptibles de valoir des invitations dans les médias

comme des succès d'estime devant des publics militants de petite taille, ou des ventes honorables d'ouvrages épousant un des airs du temps.

Et pourtant, que d'affirmations non fondées, que d'exagérations, que d'idées dépassées se mêlent à des considérations raisonnables, à des remarques défendables, à des propos dignes de susciter de vraies discussions. L'outrance, l'anachronisme, l'irréalisme viennent tour à tour faire camper sur la défensive (quand elles ne s'enfuient pas) des personnes qui pourraient sans grandes difficultés mener des conversations musclées ou légères, passionnées ou placides, amicales ou simplement courtoises. Destinées en tout cas à prendre en compte la réalité.

Quelle est cette réalité ? Après des années de recherches sur la situation respective des hommes et des femmes, sur leurs relations, ma religion est faite : nous allons vers l'indifférenciation. Selon quel calendrier, je ne suis pas en mesure de le dire. Mais les signes ne trompent pas. Les hommes et les femmes ont entamé une marche vers la ressemblance. Si l'on examine leur genre, c'est-à-dire leur sexe social, ce qu'ils sont d'un point de vue historique et sociologique à un moment donné, on voit bien qu'ils tendent à occuper les mêmes fonctions, jouer les mêmes rôles, bien plus en tout cas qu'il y a trente ou quarante ans. L'évolution observée en France depuis quelques décennies nous conduit vers cette société où l'un et l'autre sexe seront en paix car installés dans une réelle égalité, et une liberté

identique. Des preuves peuvent être apportées de la force de ce mouvement. C'est à quoi je m'emploierai dans un premier point. Mais ce processus est malheureusement contrecarré par la croyance de certain(e)s en trois idées reçues que je tenterai de démontrer ensuite.

Trois pics saillants dans des malentendus, des disputes, des agacements qui n'ont pas (ou plus) vraiment lieu d'être. On peut tout au moins l'espérer.

Première idée reçue : la ressemblance tue le désir. N'hésitent pas à scander cette affirmation aussi bien des féministes différentialistes que des égalitaires, mais également des hommes. Un chœur hétéroclite qui serine inlassablement un refrain : ne peuvent s'attirer que les contraires, le Prince et la bergère, l'autre le plus différent et moi et moi et moi.

Deuxième idée reçue : les femmes auraient désormais tout le pouvoir. On entend là les plaintes de l'homme blanc hétérosexuel qui se proclame mal à l'aise, quand ce n'est pas très malheureux, face à ces nouvelles femmes raflant tous les prix. Homme soutenu parfois par des intellectuelles, il n'est pas seul.

Troisième idée reçue : les femmes et les hommes sont des êtres totalement différents. S'expriment ainsi aussi bien des féministes différentialistes n'entendant pas voir mélanger les torchons et les serviettes, que des psychanalystes agrippés à des images *du* père et de *la* mère irréductibles l'un à

l'autre sous peine d'indescriptible chaos. *Total Khéops*, écrivait Jean-Claude Izzo.

Tout n'est pas à jeter aux lions dans ces banderoles derrière lesquelles se rassemblent nombre d'hommes et de femmes. Mais bien peu résistent à un examen sérieux de ces assertions qui s'apparentent plus à des croyances qu'à des démonstrations. Alors, au risque de froisser quelques ego, entrons dans la mêlée : les hommes, les femmes et les transgenres ont tout à y gagner.

I

VERS L'INDIFFÉRENCIATION

Nous allons vers l'indifférenciation. À quelle échéance ? Il est difficile de donner une date mais les étapes déjà franchies laissent penser que nous avons en tout cas atteint un point de non-retour.

Quand je parle d'indifférenciation, il n'est pas à l'évidence question d'une disparition ou d'un « réaménagement » des organes génitaux masculins et féminins tels qu'ils sont aujourd'hui, donc des sexes biologiques. Nous allons vers l'indifférenciation des genres, c'est-à-dire des sexes sociaux, de ce qui est la manière de vivre des êtres humains dans notre société, de ce qu'ils sont, d'un point de vue sociologique et historique, à un moment donné. Une comparaison avec ce qu'était le genre en France en 1850 et encore en 1950 permettra de le montrer¹. Les changements qui se sont produits depuis le milieu du siècle dernier

1. Cf. Christine Bard, *Les Femmes dans la société française au 20^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003.

viennent à l'appui de cette idée selon laquelle nous, hommes et femmes, nous ressemblons de plus en plus. « Surtout ne changez pas trop ! » s'exclament certains qui n'imaginent pas que l'évolution puisse produire autre chose que des femmes-hommes, des clones de guerrier, des sosies de Rambo. Quel manque d'imagination ! Et en même temps quelle crainte, souvent inconsciente, de ne pas retrouver en sa femme la mère au giron accueillant qui pardonnait tout et se sacrifiait pour tous. La vie ne se déroule pas en noir et blanc. Il y a une place pour des êtres, hommes et femmes, qui ne seraient ni Staline ni Bécassine, ni Attila ni la poupée Barbie. Si l'on déroule le fil de l'histoire récente, on voit sans conteste s'élaborer une redéfinition incessante du genre, du féminin mais aussi du masculin.

D'un genre à l'autre

Quelle est la situation des femmes en 1850 ? Malgré les avancées permises par la révolution de 1789, elles ne peuvent encore accéder à l'instruction. C'est avec la loi Falloux (15 mars 1850) mais surtout la loi Duruy (10 avril 1867) que les communes de plus de 500 habitants sont contraintes d'ouvrir pour elles une école primaire. Pour le secondaire, il faut attendre la loi Camille-Sée du 21 décembre 1881. Certaines travaillent mais dans un système très inégalitaire qui leur interdit d'ailleurs d'exercer de nombreuses professions.

Elles ne pourront être avocates avant 1900, accéder au concours de l'externat en médecine avant 1908, etc. Dans la famille, elles sont placées sous l'autorité de leur mari à qui elles doivent totale obéissance. Le divorce a été supprimé en 1816. Il n'y a pas de méthodes contraceptives hormis le retrait. Elles ont donc des relations sexuelles accompagnées la plupart du temps d'une menace de grossesse. Le taux de mortalité en couches reste élevé. Une image résume à elle seule le fossé qui existe entre les époux : aux femmes les maternités souvent non désirées, aux hommes le bordel. Une femme respectable est passive dans l'amour, on se soucie de son plaisir comme de la cinquième roue du carrosse, l'adultère féminin est bien plus sévèrement réprimé que le masculin. Par ailleurs, elles n'ont pas le droit de vote et d'éligibilité, acquis par les hommes en 1848, sous l'appellation « suffrage universel ». Les historiens progressistes de la fin du XX^e siècle consentiront à le baptiser « suffrage universel masculin » ou « suffrage semi-universel », sans crainte des oxymores. Ajoutons que les femmes sont des catholiques assidues à l'église, bien plus que les hommes. On n'en finirait pas d'énumérer les droits qui leur sont refusés et les devoirs auxquels elles sont astreintes.

Cent ans plus tard, que de chemin parcouru ! Quoique encore minoritaires dans le supérieur, les femmes de 1950 ont accès à presque tous les enseignements. Elles forment en 1954 36 % de la population active, travaillant, pour nombre d'entre elles, avec leur mari (ou leur père) sur

une « entreprise » familiale : agricole, artisanale ou commerçante. Elles commencent toutefois à être des salariées qui sortent de chez elles pour exercer leurs talents aux côtés de collègues. Elles sont encore peu nombreuses dans le haut de la hiérarchie socioprofessionnelle mais elles y sont présentes. L'École polytechnique leur est fermée (il faudra attendre 1972 pour que ses portes s'ouvrent aux femmes). Elles font cependant leur apparition dans des lieux longtemps considérés comme des bastions masculins. Il faut dire que deux guerres sont passées par là. Deux guerres pendant lesquelles elles ont fait marcher le pays (tout particulièrement entre 1914 et 1918) quand les hommes étaient au front, ou participé à la Résistance (entre 1940 et 1945). Elles n'ont pas encore accès à la contraception. Des méthodes nouvelles (mais peu fiables) sont apparues comme la méthode Ogino ou plus tard celle des températures. Elles sont donc soumises pour nombre d'entre elles à des maternités non désirées ou à l'avortement clandestin. Elles peuvent divorcer. Dans la famille, elles ont depuis 1938 la pleine capacité, même si le mari reste « le chef de famille » et peut fixer seul le lieu de résidence du ménage. Surtout, depuis avril 1944, elles sont des citoyennes. Elles votent et se font élire. À très petits pas soulignons-le : 6 % de femmes dans l'Assemblée de 1946. Mais quelques exemples ont été donnés. En 1936, alors qu'elles ne sont encore ni électrices ni éligibles, Léon Blum a nommé trois d'entre elles sous-secrétaires

d'État dans le gouvernement du Front populaire. En 1947, pour la première fois, une femme devient ministre à part entière : Germaine Poinso-Chapuis est en effet en charge de la Santé. Et puis, elles commencent à goûter à la liberté. Malgré toutes les difficultés économiques rencontrées, l'après-guerre donne des envies de jeter au loin le corset d'obligations lié à leur sexe. Certaines se mettent à conduire, à revêtir le pantalon, à vouloir un équipement de la maison qui leur fera gagner du temps et bénéficier de plus de confort. Notons que le réfrigérateur sera accessible en 1954, la machine à laver avec essoreuse en 1953. Après l'éternel féminin prôné par le régime de Vichy, qui interdit d'ailleurs temporairement aux femmes mariées d'exercer dans la fonction publique, elles aspirent à plus d'autonomie. En 1954, Françoise Sagan publiera *Bonjour Tristesse*. En 1956, Brigitte Bardot s'illustrera dans *Et Dieu créa la femme* (Roger Vadim).

Au regard de la situation observée un siècle plus tôt, on mesure l'énorme changement intervenu dans la population féminine. Le genre de 1950 est bien loin de celui de 1850. La posture des femmes n'est plus aux antipodes de celle des hommes. Mais elle demeure encore très différente par rapport à celle qui va lui succéder. Car après les années cinquante, une véritable révolution se produira qui nous fera quitter une société post-vichyste pour une société post-soixante-huitarde. Au cœur de ce bouleversement : la dissociation entre sexualité et procréation. Rendue

possible en 1967 par la loi Neuwirth autorisant enfin les contraceptifs dits modernes (diaphragme, pilule, stérilet). Confortée par les lois de 1975 (permettant l'IVG), 1982 (remboursement de l'IVG par la Sécurité sociale), 2001 (allongement des délais pour l'IVG et suppression de l'autorisation parentale pour les mineures). En échappant à la menace de la grossesse, les femmes peuvent enfin faire l'amour sans avoir « la peur au ventre », se soucier de leur désir et de leur plaisir, se rapprochant ainsi du mode de fonctionnement des hommes. Qui dit maîtrise de sa procréation dit choix d'avoir des enfants, choix du nombre, choix des dates. Donc possibilité de travailler sans être arrêtée à n'importe quel moment par un congé maternité puis la garde des bambins. Revendication de salaires appropriés, accès à l'autonomie. La loi s'était d'ailleurs conformée à ce qu'allaient être ces nouvelles femmes : en 1965, elles obtiennent le droit de travailler et d'ouvrir un compte en banque sans l'autorisation de leur mari.

Si l'on dresse aujourd'hui un portrait comparé des hommes et des femmes, on doit admettre que des différences qui les séparaient en 1950 se sont considérablement atténuées. On n'est pas encore dans l'indifférenciation, mais on est en train de chausser des bottes de sept lieues pour y parvenir. En devenant maîtresses de leur corps, autonomes financièrement (elles forment 47 % de la population active), plus nombreuses que les garçons à

l'université depuis le début des années 1970, soucieuses de participer à la vie politique, égales aux hommes dans la loi (même si l'égalité réelle n'a pas encore suivi l'égalité formelle), les femmes se distinguent de moins en moins de ce que sont devenus les hommes. Car eux aussi ont changé. Pas tous, ne rêvons pas. Mais certains ne placent plus la chasse, la guerre, la lutte pour le pouvoir qui les éloignaient du privé au tout premier plan de leur vie. On s'est parfois moqué des papas-poules qui seraient devenus des mamans-bis. Mais ceux qui ont enfin pu se débarrasser du carcan des injonctions entendues tout au long de leur enfance et de leur adolescence (« tu seras un homme mon fils », « ne pleure pas, tu n'es pas une fille »), ont pu découvrir de nouveaux plaisirs : exprimer des émotions, délaisser la panoplie du fier-à-bras pour celle de l'être humain qui n'a pas besoin en permanence de prouver qu'il est le plus fort. Capturer les mammouths modernes requiert d'autres compétences.

Hommes et femmes ne sont pas encore semblables mais ils se dirigent vers cette similarité qui devrait permettre la pacification des relations humaines. Et le dépassement de la vision pessimiste de Pierre Desproges quand il déclarait : « Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien. Plus je connais les femmes, moins j'aime ma chienne ¹. »

1. Pierre Desproges, *Textes de scène*, Paris, Seuil, 1988, p. 20. Textes du spectacle créé au Théâtre Fontaine le 12 janvier 1984.

*Des psychanalystes au secours
de l'indifférenciation*

Nombre de psychanalystes sont crispés sur des positions différentialistes. Mais quelques-uns en viennent à une conception du genre ouverte sur les changements sociologiques profonds qui se sont produits dans la situation des hommes et des femmes. Par exemple, Michel Tort critique ceux de ses collègues qui témoignent de « cet acharnement étrange à pathologiser le nouveau et à normaliser et idéaliser la tradition ¹ ». Il propose de tenir compte du contexte historique qui a prévalu à l'élaboration de notions considérées aujourd'hui comme intangibles par certains alors qu'elles sont inévitablement datées et, à un moment, dépassées. Il en va ainsi de la prédominance du masculin ou de la valence différentielle des sexes qui semblent structurelles « mais seulement jusqu'au jour où elles deviennent historiques, de même l'Éternel Phallus et le structural Nom du Père deviennent des conceptions historiques le jour où la modernité les traite comme telles ² ».

Pour lui, la perte de pouvoir du Père de légende, ce « grand Méchant loup », est équilibrée par l'importance croissante de la « fonction paternelle », d'une autre figure « celle du père de l'enfant (et non de famille) », à peine esquissée

1. Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005, p. 270.

2. *Ibid.*, p. 475.

compte tenu de notre organisation socio-économique qui assigne les pères non pas à résidence mais sur leurs lieux de travail. Michel Tort a le mérite de mettre en cause une sorte de bible psychanalytique qui n'a pas lieu de demeurer seule inchangée au sein de l'évolution du monde. D'autres soulignent les bouleversements qui ont affecté le genre au cours des dernières décennies. Le psychanalyste et psychiatre Serge Hefez s'est ainsi attaché à remettre dans son époque une figure des hommes et des femmes bien moins contrastée qu'avant. À montrer des hommes qui s'interrogent sur le patriarcat pour pouvoir justement s'en distancer. En termes très clairs, il décrit les changements qui se sont produits : « Depuis toujours, le féminin conjugait l'enfantement et la fusion, le masculin opérait la transmission et la séparation. Et voilà qu'aujourd'hui, hommes et femmes engendrent, nourrissent, élèvent, transmettent et s'associent dans l'autorité conjointe ¹. » Il n'en occulte pas pour autant le trouble ou le malaise qui peut saisir certains hommes mais entend montrer qu'ils ont tout à gagner à épouser le mouvement. Qu'ils trouvent leur compte en apprenant l'intimité. Matière qui ne figurait guère au programme de leur éducation. Serge Hefez pose la question : « Et si, enfin, la fusion n'était plus l'apanage des femmes, ni la séparation celui

1. Serge Hefez, *Dans le cœur des hommes*, Paris, Hachette Littérature, 2007, p. 14.

Composition et mise en pages



N° d'édition : L.01ELJN000274.N001

Dépôt légal : octobre 2009

Janine
Mossuz-Lavau
Guerre
des sexes :
stop!

« On n'est pas encore
dans l'indifférence des sexes
mais on est en train
de chausser des bottes
de sept lieues pour y parvenir. »

Café Voltaire
Flammarion

Extrait de la publication

Prix France : 12 €
ISBN : 978-2-0812-2927-3
9 782081 229273
editions.flammarion.com